



Cahiers d'études africaines

191 | 2008
Varia

Chouin, Gérard, Perrot, Claude-Hélène & Pescheux, Gérard (dir.). – *Approches croisées des mondes akan*

Emmanuel Terray



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/13392>
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 septembre 2008
Pagination : 619-622
ISBN : 978-2-7132-2184-2
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Emmanuel Terray, « Chouin, Gérard, Perrot, Claude-Hélène & Pescheux, Gérard (dir.). – *Approches croisées des mondes akan* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 191 | 2008, mis en ligne le 09 décembre 2008, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/13392>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Cahiers d'Études africaines

Chouin, Gérard, Perrot, Claude-Hélène & Pescheux, Gérard (dir.). – *Approches croisées des mondes akan*

Emmanuel Terray

RÉFÉRENCE

CHOUIN, Gérard, PERROT, Claude-Hélène & PESCHEUX, Gérard (dir.). – *Approches croisées des mondes akan*, *Journal des Africanistes*, 75 (1-2). Paris, Société des Africanistes, 2005

- 1 Il est peut-être encore temps d'évoquer le bel ensemble publié par le *Journal des Africanistes* en 2005, sous le titre « Approches croisées des mondes akan ». Les deux volumes dont se compose cet ensemble, édités sous la responsabilité de Gérard Chouin, Claude-Hélène Perrot et Gérard Pescheux, dressent un inventaire très complet des recherches conduites depuis plusieurs décennies dans cette région de l'Afrique subsaharienne, dans diverses disciplines : au premier chef l'histoire, mais aussi l'anthropologie sociale et politique et l'archéologie.
- 2 Il faut dire que, pour les historiens de l'Afrique, la région akan constitue une sorte de paradis, grâce à l'ampleur et à la diversité des sources disponibles. Traditions orales soigneusement entretenues, culture matérielle, chroniques rédigées par des résidents musulmans, relations de voyage parues sans discontinuité depuis le XVI^e siècle, archives des compagnies de commerce, puis des administrations coloniales et des missions, tout cela peut être et a été utilisé pour restituer le passé akan. Grâce à la multiplicité de ces sources, le plus souvent indépendantes les unes des autres, de nombreuses opérations de recoupement et de vérifications croisées ont été menées à bien, ce qui a permis en particulier l'établissement d'une chronologie très précise, et une analyse très fine du « fil » des événements.
- 3 Mais un second facteur est intervenu pour produire ce résultat ; il n'apparaît qu'en filigrane dans les contributions présentées, mais je puis témoigner qu'il a joué un rôle

essentiel. Je veux parler de l'existence d'une communauté internationale de chercheurs au sein de laquelle les communications, les échanges, les débats ont été remarquablement continus et approfondis depuis environ un demi-siècle. À tous seigneurs, tous honneurs : le noyau fondateur de cette communauté a été britannique et ghanéen ; je m'en tiendrai aux noms de Jack Goody, d'Ivor Wilks, de Tom Mac Caskie, d'Adu Boahen, de Kwame Yeboah Daaku et de Kwame Arhin. À ces pionniers sont d'abord venus s'ajouter un certain nombre de chercheurs français et ivoiriens (C.-H. Perrot, P. Étienne, E. Terray, J.-P. Eschlimann, J.-P. Chauveau, G. Niangoran-Bouah et H. Diabaté). La région a également attiré plusieurs chercheurs américains, parmi lesquels R. Silverman, R. Dumeh, L. Yarak, N. Klein, T. Weiskel. Enfin, un groupe très actif de chercheurs italiens, dont plusieurs ont contribué à l'ouvrage recensé, est venu se joindre à ce concert, où l'on peut entendre au moins deux chercheurs hollandais, A. van Dantzig et R. Baesjou. Entre tous ces chercheurs, une coopération très intense s'est nouée au fil des années, et a indéniablement beaucoup favorisé la vitalité de la recherche.

- 4 Il n'est pas question ici de résumer les apports des uns et des autres. D'une part la richesse même de ces apports interdirait un tel exercice, qui ne pourrait être entrepris qu'au prix de simplifications très abusives ; d'autre part, le recenseur ne compte que des amis parmi les auteurs ; il se gardera donc de tout ce qui pourrait ressembler à un classement... Il semble préférable d'évoquer quelques-uns des débats qui ont marqué l'historiographie du monde akan, et qui transparaissent dans plusieurs des articles de l'ouvrage.
- 5 Et d'abord, une sorte de « question préalable ». J'ai parlé jusqu'à présent *du monde akan*, au singulier, ne faisant que reprendre en la circonstance la première phrase de l'introduction de Claude-Hélène Perrot : « Le monde akan a suscité depuis le milieu du *xx*^e siècle une production historique d'une ampleur qui reste sans égale en Afrique subsaharienne. » Or le titre évoque les mondes akan au pluriel, et en aucun point de son introduction C.-H. Perrot ne justifie ce pluriel initial, ni le passage ultérieur au singulier. Cette discrétion masque (mal) un problème considérable : celui de l'unité et de l'homogénéité de l'ensemble akan. Comme on le sait, l'histoire akan s'est organisée dès les premières années du *xviii*^e siècle autour d'un acteur principal : le royaume asante. Celui-ci a très vite étendu sa domination à la totalité de l'ensemble akan, dont tous les éléments sans exception ont été tributaires de Kumasi pendant au moins un siècle. Par ailleurs, il a été un foyer incomparable de rayonnement social et culturel, et de façon significative C.-H. Perrot donne comme titre à sa contribution « L'importation *du* modèle akan par les Anyi au Ndenye et au Sanwi » (mes italiques). Que signifie dans ces conditions la mention de plusieurs mondes akan, ce qui semble impliquer l'existence de multiples entités juxtaposées et relativement autonomes ? Pour ma part, je tiendrais volontiers au contraire que l'un des problèmes majeurs de l'historiographie du monde akan consiste à mesurer l'extraordinaire cohésion de ce monde et à repérer les moyens par lesquels cette cohésion a été établie et maintenue.
- 6 Un premier débat concerne les origines du monde akan tel que l'histoire nous le fait connaître. Dès 1977, Ivor Wilks a soutenu qu'aux *xvi*^e et *xvii*^e siècles, les Akan ont entrepris de s'établir en grand nombre dans ce milieu hostile qu'est la forêt dense, qui n'avait connu jusqu'alors qu'un peuplement très clairsemé. Contraints de ce fait de procéder à des défrichements sur une grande échelle, ils se sont donné une organisation sociale, celle des matriclans, qui leur permettait de rassembler de vastes effectifs parmi lesquels beaucoup d'éléments d'origine étrangère. Dans un tel système, en effet, l'homme

libre qui épouse une captive garde le contrôle de ses enfants. Dans son article, Ivor Wilks apporte à cette thèse un faisceau impressionnant de confirmations, qui, à mon avis, emportent l'adhésion. En particulier l'objection que Gérard Chouin croit pouvoir tirer des résultats de la recherche archéologique (fasc. II, p. 16) ne me paraît guère solide : qu'il ait existé des établissements humains dans la forêt dense bien avant le XVI^e siècle, est avéré, mais ne prouve rien contre Ivor Wilks (qui serait d'ailleurs le dernier à contester le fait). En réalité, Wilks parle, non pas d'implantation en terrain vierge, mais de colonisation massive, et sur ce point son argumentation conserve toute sa force.

- 7 Deuxièmement, la question de la formation de l'État est posée en relation avec l'existence d'une importante population de condition servile. Ayant pris part moi-même à ce débat, je m'en tiendrai à observer que les chercheurs qui se battent contre la notion de mode de production esclavagiste combattent un moulin à vent. Personne n'a jamais songé à transporter dans le monde akan le modèle de l'esclavagisme tel qu'il a existé dans l'Antiquité ou tel qu'il existera plus tard dans le sud des États-Unis. Pour qu'on puisse parler de mode de production esclavagiste, il suffit que la société implique plusieurs degrés de liberté, et que ceux de ses membres qui se trouvent aux degrés inférieurs puissent être contraints au travail et affectés à des travaux spécifiques. Or cette condition est de toute évidence remplie dans le monde akan. Quant à l'objection selon laquelle les descendants d'esclaves seraient intégrés très vite à la société libre, elle ne touche pas le caractère esclavagiste de la société, même si elle en atténue la dureté : de même, une société où employeurs et travailleurs échangeraient périodiquement leur place n'en serait pas moins une société capitaliste.
- 8 En troisième lieu, on sait que Tom Mac Caskie a vigoureusement contesté l'attention exclusive portée (selon lui) par l'historiographie akan à la superstructure politique et à ses transformations, ce qui a détourné la recherche des problèmes de la religion, de la culture, des « visions » du monde et de la société. Donnant à sa critique sa contrepartie positive, il étudie ici la naissance, la propagation et l'influence d'un puissant mouvement de contre-sorcellerie qui s'est répandu à partir de la fin du XIX^e siècle, au Gyaman sous une première forme (Sakrobundi) et en Asante sous une seconde forme étroitement apparentée (Aberewa). Son analyse prend le caractère d'une biographie du principal promoteur de ce mouvement, Sie Kwaku ; remarquablement fine, elle démontre par l'exemple ce que l'on peut attendre d'une exploration de ces champs jusqu'ici négligés, et les observations de Tom Mac Caskie s'en trouvent fortement confirmées.
- 9 C.-H. Perrot et Fabio Viti s'intéressent pour leur part à la périphérie ivoirienne du monde akan et plus précisément aux Anyi et aux Baulé. Ici le « modèle » akan – pour reprendre l'expression de C.-H. Perrot – est transplanté dans des milieux très différents de son territoire d'origine : la Côte-d'Ivoire constitue pour le monde akan une sorte de « frontière » au sens américain du terme ; les Akan s'y trouvent au contact de sociétés et de civilisations différentes ; ils sont très éloignés de leur « base de départ » ; du fait même de cette distance, la tutelle asante se fait plus légère. Ce que montrent alors – chacun à sa manière – C.-H. Perrot et Fabio Viti – c'est la formidable créativité, la faculté d'adaptation, la capacité d'inventer des formes sociales nouvelles dont font preuve les pionniers akan dans ces « terres inconnues ».
- 10 Enfin, il faut saluer la présence de plusieurs contributions méthodologiques de premier ordre : Gérard Pescheux rend justice à la figure de S. Rattray, quelque peu malmenée dernièrement par quelques jeunes chercheurs en proie au désir de « tuer le père ».

- 11 Gérard Chouin nous offre une remarquable analyse critique des relations de voyage qui ont été pour l'historiographie akan une source de première grandeur : il tente de discerner en elles ce qui est original et ce qui est plagiat ; il met en évidence les règles et conventions de ce qui est très tôt devenu un véritable « genre littéraire » ; il repère enfin ce qu'il appelle le contexte d'écriture. Tout cela manifeste à quel point les historiens du monde akan sont désormais maîtres de leurs instruments. Je note enfin – et j'interprète comme une preuve de maturité – la disparition totale d'un ancien débat, celui qui concernait la recevabilité des traditions orales comme matériau pour l'histoire. Désormais leur utilisation critique va tellement de soi que nul n'éprouve le besoin d'en parler.
- 12 Aux personnages officiels qui, du haut de leur ignorance et de leur inculture, proclament à grand fracas que l'Afrique refuse l'histoire et s'enferme dans l'immobilisme, ces deux fascicules apportent le plus cinglant des démentis : on y voit des sociétés soucieuses de transformer leur milieu et de se transformer pour y parvenir, des acteurs qui inventent sans trêve des formes sociales nouvelles, des responsables qui prennent la mesure des crises et s'efforcent d'y répondre : devant l'histoire, les sociétés africaines se conduisent de la même façon que leurs semblables des autres continents, et ce n'est pas dans une inconcevable personnalité africaine qu'il faut chercher le secret des difficultés qui affligent l'Afrique contemporaine : ici comme ailleurs, l'essentialisme n'est que le masque de la paresse d'esprit.